

## "ŒDIPE" au Théâtre de l'Avenue

L'*Œdipe*, de M. André Gide, n'est pas à considérer sur le même plan que l'ordinaire des œuvres dramatiques, et il n'est pas besoin de dire que celui sur lequel il convient de juger cette pièce est plus élevé. Reconnaissons même que c'est le plus élevé. Ceci dit, *Œdipe* n'en est pas pour cela une meilleure pièce. C'est surtout une œuvre complètement inutile; non point inutile comme peut l'être une œuvre d'art qui fait sa plus belle parure de son inutilité même, car *Œdipe*, écrit dans un style morne et terne, qui est dépourvu de tout lyrisme, même de toute poésie, n'a rien d'une œuvre d'art. C'est



M. PITOEFF  
(Croquis de L. DE FLEURAC.)

une œuvre inutile parce que M. André Gide s'est attaqué à un sujet auquel, après Sophocle, il était parfaitement vain de sa part de vouloir toucher, surtout pour lui faire exprimer artificiellement des idées personnelles qui sont déjà un peu partout dans son œuvre. Il fait penser à un sculpteur qui s'emparerait d'un chef-d'œuvre de la statuaire grecque pour lui ajouter des attributs modernes.

Que M. André Gide, au lieu de s'at-

-i  
d'  
hi  
vi  
de  
le  
de  
d'  
6.

pr  
le  
pr  
nr  
fe  
sa  
cc  
je  
la  
m  
qu  
vc  
ru  
ro  
dr

a  
As  
qu  
Fr  
or  
at  
lit

co  
ri  
qu  
qu  
m  
te  
ar  
es  
la  
er  
te

m  
ta  
pr  
be  
cl  
lé  
ef  
ar

grecque pour lui ajouter des attributs modernes.

Que M. André Gide, au lieu de s'attaquer à *Œdipe*, n'a-t-il écrit une pièce moderne avec des personnages de nos jours, auxquels il aurait pu faire exprimer sa sagesse contestable ? Il a préféré mêler à son *Œdipe* des anachronismes plus ou moins plaisants, des vulgarités qui ne parviennent pas à faire rire et qui font ressembler sa pièce au livret d'opérette triste d'un pasteur protestant libéré, devenu anarchiste ; il y manque la musique qu'on ne pourrait guère imaginer que funèbre.

Il n'est pas suffisant pour donner de la vie à un dialogue de théâtre, de faire dire par exemple, à *Œdipe* qui se demande qui a tué le roi Laïus : « Si je connaissais le cochon qui... » ; ou à *Étéocle* qui convoite sa sœur *Ismène* et qui vient de déclarer qu'il cherche de bonnes raisons pour qu'elle consente à lui céder : « Oui, pour *Ismène*, moi personnellement, je m'en fous. ». A quoi *Polynice* lui répond : « Et si je te foudrais mon poing sur la gueule, personnellement, tu t'en foudrais peut-être un peu moins ? ». Ce n'est pas plus drôle que *Polynice* s'étant écrié, en s'adressant à *Étéocle* : « Jure-moi qu'entre *Ismène* et toi, il n'y a rien », celui-ci lui réponde : « Jusqu'à présent, non, je refuse ». Tout cela ne nous fera pas oublier *Sophocle*.

En somme, pourquoi M. André Gide a-t-il écrit cet *Œdipe* qui nous a causé peu de joie : ce fut pour nous dire que l'homme ne doit rien tenir, ni obtenir que de soi-même, *Œdipe*, à la fin, se creve les yeux par orgueil. Il dit ensuite à *Tirésias* : « J'ai châtié ces yeux qui n'avaient point su m'avertir. Tu ne pourras plus m'accabler désormais de ta supériorité d'aveugle ». Même son châtiement, il entend en être le maître. Et quand *Tirésias* lui reproche son orgueil, il répond : « C'est volontiers que je m'immole. J'étais parvenu à un point que je ne pouvais plus dépasser qu'en prenant élan contre moi-même ».

Cette sorte de romantisme de l'orgueil, de culte inhumain du moi, est bien loin de notre humanisme français.

On sait quel grand metteur en scène est M. Pitoëff. Il s'est, cette fois, dépassé encore avec un décor évocateur et simple. Ce fut la seule impression de grandeur que nous rapportâmes de cet *Œdipe*. Je voudrais pouvoir être aussi louangeur pour la façon dont il a joué le personnage d'*Œdipe*. Il me semble qu'il a contribué à éteindre, si l'on peut dire, le texte de M. André Gide, qui aurait plutôt eu besoin d'être mis en valeur ; Mme Ludmilla Pitoëff a été une tendre et pieuse *Antigone* dont la voix nous a charmé ; Mme Nora Sylvères une *Jocaste* très animale et humaine comme nous la pouvions souhaiter dans l'*Œdipe* de M. André Gide ; M. Jean Hort est un *Tirésias* ascétique et fanatique ; Mme Ève Casalis est une charmante *Ismène* ; MM. Jean Riveyre (*Étéocle*) et Edmond Dugand (*Polynice*) sont des jeunes hommes d'une agréable ardeur animale ; M. Henry Gaultier est un *Créon* bien disant.

La troupe de M. Pitoëff redonnait en même temps *Le miracle de saint Antoine*, de Maurice Maeterlinck. C'est une farce qui surprend et amuse la première fois qu'on la voit, mais qui ne gagne guère à être revue. Vous vous souvenez qu'elle nous montre saint Antoine de Padoue qui vient ressusciter une vieille fille riche tandis que ses héritiers festoient non loin du corps. Vous imaginez le scandale. Saint Antoine ressuscite effectivement la vieille fille, qui meurt d'ailleurs de nouveau, aussitôt après avoir témoigné qu'elle ne méritait guère de vivre, puis il est emmené au poste. Car ce saint Antoine est un pensionnaire d'une maison d'aliénés qui, de temps en temps, s'échappe pour faire des miracles.

Le rôle de saint Antoine est l'un des meilleurs rôles de M. Pitoëff, tandis que Mme Ludmilla Pitoëff est une touchante vieille bonne qui accueille saint Antoine avec une âme simple et bonne.

G. L. C.